

Les états crépusculaires

Véronique Bessens

Numéro 1, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bessens, V. (2003). Les états crépusculaires. *Contre-jour*, (1), 87–92.

Les états crépusculaires

Véronique Bessens

Il n'y a pas trente-six façons de se rendre au village : depuis cette rive, il y en a très exactement six. Comme tous les samedis, Maman, Tonton et la petite quittent la quiétude de leur refuge campagnard pour faire des courses. Calée sur le siège arrière de la grosse Buick de Tonton, la petite compte les ponts qu'ils peuvent emprunter pour traverser la grande rivière qui les sépare du village. En fait, il n'y a pas vraiment six ponts, mais bien six ponts possibles, puisqu'il faut également tenir compte des incontournables.

Par exemple, les structures montées en catastrophe ont tendance à s'écrouler de façon spectaculaire. Il y a quelques mois seulement, un poids lourd transportant des poulets condamnés s'est égaré sur une route de campagne, puis a été surpris par un petit pont de bois jeté sans façon au-dessus d'un précipice imposant. Ainsi, le pont s'est écroulé et le chantier est encore recouvert de plumes détachées, un ingénieur a été renvoyé, rentrant chez lui en se mordant les doigts, et, conséquence la plus fâcheuse, la route est impraticable jusqu'à l'arrivée improbable d'une équipe de reconstruction.

Il reste cinq ponts.

Sans compter qu'il est impensable d'emprunter le pont le plus éloigné de la maison, puisque le chemin contourne ensuite le village par le Nord, et se constitue ainsi en double détour. Ni Maman, ni Tonton n'apprécient les pertes de temps : les courses se font toujours avec rigueur et urgence.

Il reste quatre ponts.

Par ailleurs, une entente tacite conclue il y a de cela plusieurs années les empêche de passer par la demeure de certains membres de la belle-famille. C'est également, par le simple fait du hasard, le chemin le plus pratique pour se rendre au village. En somme, la route la plus pratique est impraticable. Mais il ne faut pas discuter avec les vieilles histoires de famille, ce sont évidemment des sujets qui relèvent du domaine de l'incontournable.

Il reste donc trois ponts.

Bien entendu, l'un de ces trois ponts pourrait s'effondrer d'un moment à l'autre, mais, au fond, la moyenne demeure constante alors que se construisent et s'écroulent de nouveaux ponts. Maman, Tonton et la petite filent justement sur l'un des dits ponts quand la voiture lâche finalement son dernier souffle et que Tonton sort enragé, se roule les manches et se met à trifouiller sous le capot. La petite se tourne alors résolument vers Maman pour lui annoncer la bonne nouvelle : « Les tapis volants n'ont jamais de pannes de carburateur. » Maman ne semble pas apprécier le commentaire, et les tapis volants s'arrêtent net dans leur élan. Les passagères sortent et s'avancent vers la fumée qui a avalé Tonton. Lorsqu'il émerge enfin de son nuage gazeux, il annonce qu'il n'y a vraiment plus rien à faire. Maman n'hésite pas : elle prend les sacs, la petite et entraîne le tout sur la route : « Nous irons à pied. » L'affaire est réglée. Tonton s'en va trouver quelqu'un pour l'aider à traîner l'épave jusqu'au garage, et les passagères reprennent à pied la direction du village. Elles ne verront pas le paysage défiler depuis le confort de la grosse Buick rouillée. Pas de spectacle gratuit ; elles marcheront comme tout le monde. Elles n'auront pas le temps de regarder.

Quelques heures plus tard, en rentrant à pied jusqu'à la maison, elles s'appliquent à s'éviter dans un silence obstiné. Elles empruntent le même pont et le même chemin qu'à l'allée dans l'espoir de croiser la Buick revigorée, mais en vain. Maman prend fermement la main de la petite pour prévenir une éventuelle crise et, de l'autre, tient le sac d'épicerie serré contre sa poitrine. Outre sa rancune contre la Buick peu fiable, la petite calcule qu'elle a au moins trois bonnes raisons d'être en colère. Mais elle ne dira rien : elle sait ce qui se dit et ne se dit pas. Elle connaît déjà sa place.

Au marché où ils achètent les fruits, elle n'a pas eu le droit de parler au fils de l'épicier. C'est la première raison. Maman a jugé qu'elle n'était *plus en âge* de jouer avec lui ; ce qui lui a donné l'impression de perdre quelque chose qu'elle ignorait posséder. Comme la fois où Grand-père lui avait demandé quel âge elle se donnerait si elle ne savait pas son âge. Elle s'était tordu le cerveau dans tous les sens pendant plusieurs jours et était revenue le voir en larmes, pour lui annoncer, horrifiée, qu'elle avait plusieurs âges à la fois et qu'elle ne savait pas lequel était le vrai.

Aussi, et c'est la seconde raison, elle n'a pas eu le droit de choisir les oranges. Maman s'est occupée de tout, sans lambiner, en lui rappelant qu'il fallait agir au lieu de perdre son temps le nez en l'air. Qu'il fallait se préparer à affronter l'avenir. Tout cela en tâtant les oranges d'une main experte, avec méthode. Mécanique de l'instinct. Les mots employés par Maman étaient ceux que les adultes utilisaient pour duper ou annoncer quelque grand coup conspiré au cours de la nuit, alors que les petits dormaient. Non, vraiment, cela ne lui disait rien de bon. Puis Maman l'a traînée de nouveau, la tirant de sa rêverie : « Viens, nous partons maintenant. »

Il y a sept oranges dans le sac rapporté du marché, et c'est la troisième et principale raison. C'est qu'ils sont sept à la maison. Cela devrait simplifier la division, mais la répartition se fera comme d'habitude, selon la tradition d'une mathématique toute particulière instaurée par un arrière-arrière-grand-père dont plus personne ne connaît le nom : une tradition incontournable. Cela commence toujours par le Père et le Grand-père. Ce sont ceux qui en font le moins qui en prennent le plus, ou du moins, elle estime que c'est le principe secret sur lequel se fonde la distribution. Le Grand-père est gourmand, mais son estomac a nettement rapetissé au fil des années. (Elle soustrait une orange, il en reste six.) Le Père n'a pas de temps à perdre pour des insignifiances et ne mange toujours que debout. Le fruit est englouti avant que la petite n'ait même le temps de le voir disparaître. Sans le savourer, sans même le goûter, le Père l'avale tout rond, comme le serpent gobe un rat des champs. Elle soustrait une autre orange. Le geste est cruellement répété avec un deuxième fruit. Elle soustrait une autre orange : il en reste quatre.

Viennent les trois frères. Trois voraces, petits tyrans avides de friandises, de poignées de cheveux tirés, de jupons chassés ; leurs mains battant, fouillant incertaines, pour reconnaître des formes sous les couches de tissus drapés, happés au passage. Trois pommes tombées du même arbre. Trois mauvaises graines qui communiquent la même maladie. (Elle compte trois oranges de moins.) Donc, une fois que tous auront pillé le sac, et si Maman refuse de participer comme d'habitude à ce plaisir, une seule orange restera intacte, celle-là même que Maman lui tend avec un sourire qui ne lui ressemble pas. La petite dévore les premiers quartiers comme si elle retrouvait quelque chose qui avait été longtemps perdu, avec une sorte de rage.

*

Quand le soir tombe, il faut ménager Grand-père. À la vue du soleil qui se couche, il perd doucement mais sûrement les pédales. Maman dit que c'est la peur de voir le soleil disparaître pour toujours. Il aurait oublié ce qu'on lui avait sans doute appris à l'école : comme la terre est ronde, le soleil reviendra tous les matins, suspendu qu'il est à un gigantesque élastique qui lui fait tracer

ces grands cercles autour de la terre, ou quelque chose du genre. Mais Grand-père est têtue et continue à croire que chaque coucher de soleil sera le dernier. Le fils du voisin, qui est médecin, appelle cela les états crépusculaires.

C'est la petite qui s'occupe de lui puisqu'ils se comprennent, ces deux-là. Après le repas du soir, les trois voraces sortent en courant plus vite qu'elle. Elle se promène un moment avec les poules du voisin, puis revient lentement à la maison. (Il faut bien revenir.)

« Et pourquoi ne vas-tu pas tenir compagnie à ton Grand-père ? »

Elle s'assoit avec lui derrière la maison, en face du puits. Il passe des heures ainsi, à scruter le paysage, le seau vide qui se balance, pendu comme un traître sur une place déserte. Présence à peine perceptible, elle se glisse contre la structure fragile du vieillard. Elle sait comment lui tenir la main, comment acquiescer gravement lorsqu'il lui explique, par quelques paroles entrecoupées de longs silences, le monde comme il le voit. Elle hoche gravement la tête pour lui montrer ses autres âges. Puis, le soleil bascule dangereusement et la petite devient le seul objet de reconnaissance du vieillard, son seul point de repère dans le monde qui menace de disparaître. Au loin, cruel, le soleil fuit impunément sous les yeux consternés du vieillard.

Celui-ci se tourne vers la petite avec un air de détresse familière, un regard brisé, mais encore lucide. Il a déjà le souffle saccadé, épouvanté des bêtes chassées : il ne parlera plus jusqu'au matin. La petite sort la moitié d'orange qu'il lui reste : ce n'est plus qu'une affaire de quartiers maintenant. Sous le ciel qui s'obscurcit, le monde a rapetissé. Au loin, les collines et quelques maisons juchées sur les sommets donnent l'impression de s'être enfoncées dans la terre. La petite tend un quartier d'orange au Grand-père, et il libère la petite épaule tenue en otage depuis que le ciel avait flambé en couches orangées.

Elle retourne le dernier quartier entre ses doigts, les mains poisseuses et dorées. Des taches de soleil que Maman noiera sous l'eau tout à l'heure, (« regarde comme tes mains sont collantes ! »), avant d'aller se coucher. Elle enfonce résolument le dernier quartier dans sa bouche. Il explose, se répand : son palais est illuminé de sucre et de pulpe. Soudain, la grosse main du

Grand-père s'abat sur l'épaule de la petite avec une force surprenante qui lui fait presque avaler le morceau. Sans cloche, l'heure fatale a sonné. Elle pose une main collante sur la joue du vieillard qui pleure doucement, résigné. Elle ferme les yeux pour savourer l'orange déjà disparue, mais qui n'en finit pas de sucrer les parois de sa bouche. Enfin, le crépuscule fait place à la nuit, comme il se doit.

Elle aime presque ce moment sacré qu'ils partagent tous les deux, avant la première percée des étoiles et le cri perçant de Maman, de là-haut, qui les pressera de rentrer. La petite regarde l'aïeul baisser la tête dans un dernier geste de désespoir. Il n'a plus son âge quand il se met dans ces états-là ; elle reconnaît sous le masque de la peau usée les traits du petit garçon fragile et craintif. S'il lui restait une orange, ou même un quartier, elle le déposerait dans la petite main serrée en cocon. Elle déplierait chacun de ses doigts pour l'ouvrir comme une coquille et y déposer ce dernier quartier. Mais elle n'a plus rien à lui donner : tous les fruits ont été dévorés. Elle se console en se disant que tout à l'heure, elles le mettront au lit et le borderont comme elles bordent les frères ; en lui chantant des bêtises pour l'aider à oublier :

*« L'imprévu, c'est vois-tu,
une tuile ou une rose,
l'imprévu, c'est vois-tu,
c'qui nous tombe dessus... »*